

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE. . . id.
JÉROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans le règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous sont adressées de toutes parts, nous nous voyons obligés d'enfreindre un des articles de notre programme.

A partir du premier janvier, nous recevrons, des départements seulement, des abonnements de 6 mois au *Journal de Guignol*, au prix de 4 fr. en bons de poste.

Et pour faciliter la vente à MM. les libraires du dehors, nous leur ferons des expéditions de 10 exemplaires avec les remises d'usage, payables de trois mois en trois mois et d'avance.

Un dépôt du journal a été établi à Paris, à la librairie Calvet, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.

VINGT-HUITIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, je n'en ai trop bafgré, vrai, je n'en ai trop bafgré; ça me fait un bedon comme la gonfle à Nadar. J'aurais pas rien cru que trois livres de brioche et un cent de marrons n'auraient pesé un quintal; je croye censément que le marchand n'avait fourré de machefer pour se rattrapper. Quand j'en ai z'éété tout seulement à ma sixième douzaine de chatagnes, que je n'avais quasiment rien chiqué, comme qui dirait un quart de salé assorti, huit matefains et la moitié d'une couronne de brioche. Eh ben, le reste voulait plus passer, nom d'un rat! ça me restait en travers du corgnolon comme une patte à relaver dans un tuyau d'évier; si y n'y avait pas z'aeu là une ribambelle de

pots de vin blanc pour arroser la rue du pain et n'emmener toutes ce z'équevilles dans le grand égout correcteur, j'étais ficelé. Enfin je n'en ai rechappé, mais gn'y a fallu après ça me laisser aggraver par le z'arpions de mon apothicaire, que m'a fait bigrement aller, le gone: m'en a-t-y fait avaler de buillons! ça me n'en bouligue encore les boyes, et je n'en ai mes fumerons que fiageolent comme de clinquettes.

Après ça, mon Escurape m'a envoyé promener, histoire de me donner de l'air, comme y disait, et de me raccommoier les guiboles.

Ça fait que depuis l'autre jour j'ai fait rien que me banbanner; je semblais quasiment à un propriétaire, et j'ai passé l'inspection de toute la ville attendant. Je pourrai ben vous débobiner moi aussi, si je voulais, une *chronique locale* comme les vieux cavets des grands jorials, mais plus souvent que je n'irai vous détrancanner un tas de z'histoires et de lanterneries que veulent rien dire. Maintenant que je sis de la bande des jouteurs au batillon à blagues, je pêche plus que dans la boutasse philosophique. Mes rédacteurs que sont un brin cancornes, entre nous soit dit, vous tarabustent ben assez le coquelichon avec leurs fausses nouvelles, leurs bugnes à l'éperon et leurs graffinements avec le *Salut* et le *Progrès* que n'en finissent plus, faut ben que ce soye moi que vous aboule les racontages scientifiques et littéraires. Ah! c'est que je sais faire maintenant: je n'ai été chez un marchand de science que m'a emboqué la comprenette pendant trois mois, pis ensuite y m'a mené à de M'ssieux ousque je leur z'ai dégobillé ça que je n'avais dans la caboche; alors y m'ont reçu et y m'ont donné un passe-debout que m'a coûté trente francs; je sis bachelier, quoi? C'est moi que me charge de vous mitonner la pâtée de

l'interrigence. Allez, ouvrez le bec, les gones, j'enfourne.

★ ★

D'abord faut vous dire que gn'y a une épidémie sus le papier blanc que fait qu'y se machure tout de suite et qu'on en fait de livres au lieu de n'y plier de saucisses et de n'en couvrir de pots de confitures. C'est z'à Paris que ça chauffe cette maladie, mais nous n'en avons ben nous aussi notre part, vu que, sans me compter, gn'y a par la ville une tripotée de gones à plumes que sont toute la journée à grabotter de z'articles. Faut pas blaguer, z'enfants, mais y en a ben quelques uns que sont pas rien tant bêtes; c'est pas de M'ssieu Peladan que je parle au moins, ni de M'ssieu Tisseur même; çui-là y me fait la mine pace que j'ai donné son mirliton en guise d'étrennes; y paraît qu'y n'aurait voulu encore en pincer; ma foi, tant pis, il jouera de la guimbarde si y veut, mais pour de mirliton, zut!... Y s'agit d'autres mamis, comme qui dirait le p'pa Pezzani que n'a encore fiché à bas un livre que parle de la *Synthèse des triades des bardes druidiques*. Faut vous dire que je connais pas c'te sainte, elle n'est pas dans mon armanach; mais je sais ben que M'ssieu Pezzani est grand lié avec le z'étoiles. Je l'ai vu l'autre jour qu'y lichait un petit verre chez un marchand de tisane; y vous avait sous le bras un paquet de livres dont y vient d'accoucher, ce qui n'empêche pas qu'y n'est toujours gros et qui n'a pas fini d'en pondre.

Gn'y a un autre M'ssieu qu'a ramié tous les papiers que notre grand-p'pa Molière n'avait perdus à Lyon, et que raconte les *Origines du Théâtre de Lyon*; seulement je li garde une dent, pace qu'y n'a pas pipé le mot des marionnettes. Gn'y en

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAUDES LYONNAIS

Tête-de-Pipe.

Tête-de-Pipe est le modèle le mieux réussi de cette jeunesse française actuelle qui se figure qu'avec un habit noir, une cravate blanche et l'air idiot, elle est en droit d'aspirer à tout.

Jeune encore d'âge, il sent déjà le fonctionnaire à quinze pas, et on cherche instinctivement, en le voyant, si sa poche n'a pas une écharpe, son pantalon une bande ou sa tête un claque.

Bien rasé, bien ganté, roide comme un poteau de télégraphe, il vise à un mariage opulent, et pour cela garde dans le monde un silence guindé qui, aux yeux des imbéciles, le constitue dépositaire des secrets de l'Etat.

Ces secrets consistent pour lui en une pétition de garde champêtre qui se plaint du maire de sa commune, ou bien en une enquête sur les sociétés de vidanges du département.

Tête-de-Pipe a un portefeuille qu'il trimballe sans cesse avec lui, on prétend qu'ils couchent ensemble. Ce n'est pas lui qui porte son instrument, c'est son instrument qui le tire après lui, et, cramponné à cet ami de cœur, il cherche à voguer sur le chemin de la postérité, comme dirait le *Constitutionnel*.

Ce bon jeune homme aspire à un bonheur ineffable, et qu'un individu jouissant de toutes ses facultés intellectuelles et morales, récuserait immédiatement; son désir, son amour, sa vie, c'est de présider un comice agricole ou une commission pour l'engraissement de la race porcine par un procédé mécanique.

Homme de visites, coin de cheminée et danseur recherché par les maîtresses de maisons pour faire sauter les tapisseries, il fait la cour aux vieilles filles laides qui ont des nièces riches. Il compte sur leur protection pour arriver à un *conjungo* doré, sûr qu'il est d'emmener assez sa femme pour l'envoyer dans l'autre monde avant lui.

Quand il rentre dans son domicile épuisé par ses travaux chorégraphiques, suant, soufflant, rendu, il tire à lui sa table de nuit et se dressant derrière avec une pose officielle, il s'exerce à porter des toasts et à prononcer des discours de table.

On comprend qu'avec de pareilles dispositions, l'été-de-Pipe tend à se faufiler dans l'aristocratie; il a cherché longtemps un titre de location ou qu'il puisse acheter à bon marché, et il ne sera complètement heu-

reux que lorsque l'on l'annoncera dans quelque salon sous le titre pompeux de M. le comte ou M. le baron.

Elevé dans un pensionnat quelconque, il a dès longtemps rompu toute relation avec ses anciens condisciples; si, par hasard, il en rencontre un, il tourne son chef et passe fier comme Artaban. Grâce à ce procédé, il a réussi à se faire détester par tous ceux qui l'ont connu, et que ces manières de faire n'ont su séduire en aucune façon.

Tête-de-Pipe appartient à cette catégorie de gens qui déshéritent leurs parents pauvres pour laisser leur fortune à quelque académie de province, et fonder un prix de vertu; cette race de jobards a inventé la réclame après décès.

Pauvre idiot, qui se figure qu'une écorce brillante dissimulera la pauvreté de son fond; qui prend la morgue et la vanité pour un juste orgueil, et qui, enfin, sûr de parvenir, traite de bien haut ceux qui valent mieux que lui.

C'est un vrai service à rendre aux mères de famille que de publier la vérité sur ces chasseurs de dots de la haute pègre matrimoniale; par malheur, elles sont éblouies par le clinquant que savent faire scintiller ces messieurs, et elles n'ont pas assez d'expérience pour comprendre que la dot après laquelle ils courent servira plus tard à entretenir quelque danseuse décrépite.

CLAQUE-POSSE.

a aussi un qu'a ben trouvé une autre invention : il a eu l'idée de cogner en cuchon tous ses ancêtres dans un grand livre, avec de z'images et de portraits, et là il vous leur fait la révérence à cha un. Mais cui-là qu'a le mieux arrapé la traïlle, c'est M'sieu Arthur de Gravillon, qu'a fait un sarmon oussqu'y fait voir que c'est les feignants que n'abattent le plus de besogne. C'est ça qu'est chenu ! seulement je peux pas vous le dessempiller aujourd'hui, pacc que c'est le plus paresseux de mes rédacteurs qu'aura l'honneur de vous en parler, et nous avons pas pu encore le trouver, y nous faudra tirer à la courte-bûche ou ben à l'hasard. Mais comme c'est une affaire qu'intéresse tout le monde, achetez-moi en attendant : *De l'oisiveté incomprise, discours de réception à l'Académie des paresseux*, ça vous donnera de z'idées de ne rien faire.

Je tourue le feuillet, z'enfants, me velà dans la bâtisse. Vous savez ben qu'on veut bâtir un pont que n'ira des Chartreux à Forvière ; c'est pas nouveau ça, y a ben tantôt vingt ans qu'on n'en parle ; mais on y avait lâché, pacc que les gones de la Croix-Rousse trouvaient qu'y z'alliont ben assez vite à Loyasse, que n'y avait pas besoin de leur raccourcir le chemin. Velà qu'on y revient tout de même, c'est comme les inondations.

Mais y a quèque chose que vous savez p't-être pas, c'est qu'on va faire des jardins au grand-séminaire. Enfoncés ceusses que vouliant n'y planter de z'embarcadères pour nous ébornier avec la fumée des locomotives. C'est M'sieu de St-Olive que va jubiler, lui qu'avait prêché qu'y fallait pas, et pis anssi les miaillous des Capucins et de la Croix-Rousse qu'auront de z'endroits pour s'amuser que n'y en a pas de reste dans le quartier. Seulement faudrait pas petalinez la grande allée que fait d'ombre, y restera ben assez de place pour les herbes. Ah ! à propos, z'ont y pas z'au l'idée au Parc de faire imprimer les potraits des plantes que n'y a en France : le mourron, le panais, le chardon, la salade, la poulegrasse, la mauve, le sarriex, la dent de lion, le pissenlit, toutes les herbes de la St-Jean, quoi ? Si les bêtes crèvent de faim ça sera ben leur faute. C'est une bonne espéculatation, tout de même, c'te affaire. J'ai beau z'au étriller les bourriques de la ville, y n'en reste ben encore une fameuse tapée que voudriont savoir ça que leur convient pour leur fricot, si c'est de chardon ou ben de chiendent ; ça n'en fera joliment vendre, sans compter les médecins et les apothicaires que cherchent toujours de saloperies pour emboconner le pauvre monde.

Hein ! les gones, je sais ben les nouvelles, moi, quand je veux ; je vous en ai ben appris ; et que ce serait pas fini si j'avais le temps ; mais faut que je n'aille au Musée voir l'exposition des tableaux : si n'y a de croûte, je vous regrollerai de la belle façon ceusses qui les auront faites, soyez tranquilles ; je vous ferai un compte-rendu, comme y disent, que ressemblera pas à ces jappages de grands jorals que savent rien que débobiner de cancorneries. Ça sera tapé ; vous m'en direz des nouvelles, mes mamis.

En attendant je vous le cogne.

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

Gnafron, trouvant qu'il ne fait pas positivement ses affaires dans le journalisme, s'est bravement remis à la manipulation de vieilles savattes. Son échoppe ambulante est provisoirement installée sur la place Saint-Georges. Dans sa position de céphalopode sur sa chaise de cuir, le vieux brave tire à la fois la langue et le li-gneul avec un courage héroïque, quand tout-à-coup

un véhicule de forme hétéroclite s'abat devant lui. Il écarquille les yeux et reconnaît son vieil ami Guignol qui descend d'un char aérien. Gnafron en est tout ahuri ; mais son hébètement cesse lorsque Guignol lui explique qu'il a fait une invention prodigieuse, qui laisse les Montgolfier, les Nadar et Comp^e à mille millions de kilomètres en arrière sur la route du progrès aérostatique.

GNAFRON.

D'où viens-tu comme ça ?

GUIGNOL.

De faire un tour d'Europe.

Ah ! tout ce que j'ai vu me rendrait misanthrope Si je n'étais chrétien. La terre, c'est l'enfer Où bout, incandescent, notre siècle de fer. Dieu ! que sortira-t-il de pareille matière !... Avant de parcourir l'Europe tout entière, J'ai percé l'atmosphère et suis allé si haut Que la terre n'était plus qu'un petit noyau, Si petit, si petit ! qu'on le voyait à peine Et qu'on n'y voyait plus grouiller la race humaine. Je suis allé si haut, dans mon vol inouï, Que mon regard en est encor tout ébloui ! Des mondes lumineux berçaient dans leur lumière Des êtres rayonnants, de qui la loi première Est de s'aimer entre eux. Dans ces mondes divins Tout palpitait d'amour ! les mains serraient les mains, Des lèvres, souriant comme de fraîches roses, Il ne tombait jamais de paroles moroses ; Mais, comme un oiseau bleu, la divine chanson S'envolait de ces cœurs battant à l'unisson.

GNAFRON.

Si c'est si beau que ça, je laisse mes semelles, Ou je vais te prier de les changer en ailes, Afin de voyager dans ces lointains pays Desquels tu nous reviens les yeux tout éblouis. Moi, je me fie à toi quand même tu rêvasses ; Dis-moi ce que tu vis dans ces mondes vivaces.

GUIGNOL.

L'honnêteté partout, et partout la beauté ; Le bien, le grand, le juste unis à la bonté ; Les vices nulle part, nulle part la démenée, Et nul n'ayant besoin de pardon, de clémence, Car tous avaient en eux les lois du Créateur, Les saintes lois d'amour qui se gravent au cœur ; Et leurs félicités étaient plus qu'angéliques : Ce n'était pas les sons des harpes sérapiques Montant au pied du trône où s'assied le bon Dieu, Qui les extasiaient sous un ciel toujours bleu ! Non, mais la vie en fleurs, active dans ses charmes, Qui sourit constamment sans connaître les larmes, Sans connaître la haine, et jouit librement Dans un monde éthéré qui vogue au firmament, La vie aimante, enfin, large, ascensionnelle, La vie aux flots puissants qui se sait éternelle !...

GNAFRON.

Au pays d'où tu viens, si c'est comme cela, On ne peut pas tomber de Charybde en Scylla ? C'est très-avantageux, vrai, pour les créatures Qui n'ont plus à marcher parmi nos pourritures. (Se passant les doigts dans les cheveux avec frénésie.) Et dire que mes mains sont crasseuses de poix, Que mon corps à mon âme attache tant de poids.

(Joignant les mains et prenant une pose suppliante)

Guignol ! dilate-moi tout ce tas de semelles, Pour m'envoler là haut, je veux avoir des ailes !

GUIGNOL.

J'en suis redescendu ; je n'y remonterai Que le jour où mon corps sera bien enterré. La terre, c'est l'enfer, disais-je tout à l'heure, Où la bouche grimace, où l'œil trouble ou clair pleure, Où l'égoïsme règne à pleine passion ; C'est la planète-enfant qui vit d'absorption, Où la vermine humaine entre elle se dévore, Où l'or est devenu le seul Dieu qu'on adore, Même les serviteurs de la Divinité.

Faits pour montrer l'exemple en tout d'humilité, Sont caparaçonnés d'or fin et de dentelles. La terre, c'est l'enfer pavé de bagatelles, Où l'on tûra demain ce qu'on aime aujourd'hui, Où sans pudeur aucune on prend le bien d'autrui, Où chacun pense à soi, puisqu'il faut que l'on mange Et se traîne en rampant sur la boule de fange. La terre, c'est l'enfer où règne le remords, Où pour vivre longtemps on fait beaucoup de morts, Où, le cerveau gonflé d'égoïsme farouche, On arrache au voisin jusqu'au pain de la bouche, Pour grossir son avoir, compléter ses desirs Et trouver dans les pleurs la source des plaisirs. J'ai vu cela partout : en France, en Allemagne, En Russie, en Norvège, en Sicile, en Espagne, Partout, partout enfin les hommes s'absorbant Et jouant dans ce monde un rôle de forban : J'ai vu le fils ingrat, voulant tout sans partage, D'un père agonisant convoiter l'héritage, Et lui fermer les yeux en répandant un pleur Dans lequel on voyait sourire son bonheur ! J'ai, sous de beaux habits, vu de fières canailles ! Des hommes s'égorger, s'arracher les entrailles, Se trainer en prison, se livrer au bourreau ! D'autres n'ayant pour nom qu'un simple numéro ; C'était les plus méchants, les plus vils, les plus lâches : Leur sourire d'hyenne aux épaisses moustaches Dissimulait le mal que dans l'ombre ils faisaient ; Ils vendaient l'honnête homme, ensuite se grisaient En buvant les deniers de Judas qu'on accorde A ces gueux qui sont faits pour avilir la corde ! ! J'ai vu des gens d'esprit qui le prostituaient Pour nourrir des catins dont les bras les tuaient, Des squelettes vivants, grands videurs d'écritoires De tout faisant métier ; et puis des ombres noires Qui se traînent partout, montant tous les degrés De la société pour barrer le progrès, Pour mettre le boisseau sur la moindre lumière, S'allumant et montrant les fanges de l'ornière Où depuis deux mille ans piaffe l'humanité, Parce qu'on l'y retient comme un âne bête ! La terre, c'est l'enfer !

GNAFRON, impatienté.

Assez de verbiage !

C'est un vrai paradis où tout le monde est sage, Où règnent les vertus, où les raisins sont bons, Où les grands, les petits ont jouets et bonbons, Où la musique fait vibrer le corps et l'âme, Où rien n'est aussi doux qu'un sourire de femme. Les arbres et les fleurs répandent leurs parfums Dans l'air, sur les vivants, même sur les défunts. En disant tant de mal de la pauvre planète, Ton front est plus fêlé qu'une vieille sonnette ! Tourne à l'hypocondrie autant que tu voudras, Je me plais sur la terre, et j'y deviendrai gras.

GUIGNOL.

A quoi bon m'interrompre avec ton apostrophe...

GNAFRON.

Tu n'es qu'idéaliste, et je suis philosophe. Le philosophe est bien ici comme en tout lieu Et ne blâme jamais les ouvrages de Dieu.

(Après un franc éclat de rire, et regardant Guignol par-dessus ses lunettes)

Je vais ressemeler tes souliers de voyage Pour remonter là-haut, mais... reviens-en plus sage.

COGNE-MOU.

Par déclaration faite au greffe du tribunal correctionnel, le *Salut public* et les deux rédacteurs du *Progrès* ont interjeté appel du jugement qui a prononcé notre acquittement.

Le *Salut public* avait prévenu ses lecteurs de son intention à ce sujet ; quant au *Progrès*, qui fait à la sourdine ses coups contre les petits journaux, il n'a rien dit selon sa coutume.

Nous avons beau faire, nous ne pouvons nous habituer à ces procédés sournois qui consistent à ne rien annoncer dans les colonnes d'un journal

dont deux rédacteurs nous poursuivent devant les tribunaux.

Est-ce démocratique ? est-ce loyal ?

Décidément, les sieurs Max. Grassis, Palle, Jantet et consorts veulent avoir notre tête. Nous nous efforcerons, comme de juste, de la défendre de notre mieux, et, en attendant, nous signalons à l'opinion publique et à la presse en général, l'acharnement que mettent deux grands journaux à démolir un de leurs petits collègues.

LES PUPAZZI LYONNAIS

Par Lemerle de Neuville



HÉNON

DISCOURS

- « Messieurs ! permettez-moi de faire
- « Ici ma profession de foi :
- « Je suis docteur-vétérinaire ;
- « Mon père l'était avant moi ;
- « Avant lui, c'était mon grand-père
- « Qui tenait ce brillant emploi.
- « Et, comme je ne veux rien taire,
- « Son père l'exerçait, je crois !
- « Cet emploi de vétérinaire,
- « J'en suis fier, comme d'un blason ;
- « Il est, d'ailleurs, héréditaire
- « Dans la famille des HÉNON !
- « Mais quoiqu'étant vétérinaire
- « Et médecin, — cela s'entend ! —
- « Je suis encore propriétaire
- « D'un grand immeuble, cours Morand.
- « Depuis vingt ans je considère
- « Cette superbe construction,
- « L'orgueil des bons tailleurs de pierre
- « Et des vrais gones de Lyon !
- « C'est là que chaque locataire
- « Pour moi tout rempli d'attention,
- « Ne veut jamais me laisser faire
- « Un pouce de réparation.
- « Mes amis, dis-je, pour vous plaire
- « Vous convient-il, qu'à ma maison
- « Les peintres donnent un... clystère
- « Pour la blanchir ? — « Mais, oui, HÉNON ! »
- « Je crois bien que chacun préfère
- « Un papier qui soit plus mignon ?
- « C'est alors que l'on délibère
- « Puis on me répond : — Oui, HÉNON !

- « La dépense sera peu chère,
- « Voici la mauvaise saison,
- « Voulez-vous d'un calorifère ?
- « L'on répond en chœur : — Oui, HÉNON !

- « Vous faut-il, — moi je n'y tiens guères —
- « De ces travaux... cherchons le nom :
- « Voluptueux... voluptueux...
- « C'est cela je crois : — Oui, HÉNON !

- « Oui et non ? oui et non ? mystère !
- « Décidez-vous pour tout de bon !
- « La location sera plus chère
- « Pour payer la réparation !

- « Ou vaut-il mieux que je diffère ?
- « Oui, HÉNON ! — Est-ce oui ? — HÉNON !
- « N'augmentez pas le locataire !
- « Alors c'est non ! — mais oui, HÉNON !

- « Au diable ! je vous considère
- « Comme fort bien dans ma maison ;
- « Laissons sa couche de poussière,
- « Ne mettons pas d'augmentation !

- « Bien plus, si le destin contraire,
- « Vous afflige d'une fluxion,
- « Amis ! je puis encore vous faire
- « Cadeau d'une consultation !

- « Car je suis un vétérinaire,
- « Mon père l'était avant moi,
- « Et mon aïeul comme son père
- « Avant nous tenait cet emploi...

- « Cet emploi de vétérinaire
- « J'en suis fier comme d'un blason,
- « Il est d'ailleurs héréditaire
- « Dans la famille des HÉNON ! »

PUPAZZO.

Il nous était permis de supposer que M. Raphaël Félix, instruit par l'expérience, était rentré dans la vie privée et qu'il avait repris son ancienne profession, qui était de vendre des lorgnettes sur les boulevards de Paris.

A en croire certaines rumeurs cet ex-directeur n'a pas compris la leçon que les Lyonnais prirent la peine de lui donner le premier septembre dernier, et mu par un sentiment qu'il nous est assez difficile de définir, il songerait à revenir à la tête de nos deux scènes.

Il serait superflu d'annoncer ici les nombreux procès que M. Raphaël Félix a en ce moment avec la Ville, avec ses artistes et ceux qu'il voudrait avoir avec son successeur, M. Delestang.

Il ne serait peut-être pas convenable non plus de notre part de narrer les aventures qui accompagnèrent son départ, les discussions orageuses et les saisies qui en furent la suite, tout cela est l'affaire d'un *Salut public* quelconque.

Mais comme il nous est revenu que le frère de Mlle Rachel faisait des pieds et des mains pour ressaisir sa direction, il ne nous est plus permis de le considérer comme un ennemi à terre, et nous pouvons lui poser une question qu'il trouvera peut-être indiscrette.

Dans une lettre du 31 août dernier, publiée dans tous les journaux de Lyon et par le *Petit Journal*, M. Félix, pressant un orage, avait voulu le prévenir en annonçant une générosité de sa part. Ce phénomène lui paraissait si extraordinaire qu'il supposait qu'il suffirait à lui seul pour lui faire trouver grâce devant les Lyonnais.

Dans cette lettre, M. Raphaël Félix déclarait son intention de distribuer à diverses œuvres de bienfaisance la somme de 1,500 fr. qui lui

avait été allouée comme dommages-intérêts dans le procès contre le *Journal de Guignol*.

Personne n'a plus eu de nouvelles de cette détermination inattendue.

Nous serait-il permis de demander au *Salut public* si, en sa qualité d'ancien *intime* de Raphaël, il pourrait nous renseigner sur l'emploi de cette somme ? La feuille de M. Grassis sera heureuse d'accomplir envers son camarade d'autrefois une justice peut-être tardive, mais à coup-sûr méritée, et *Guignol* ne sera pas fâché de savoir si les 1,500 fr. sont restés dans la poche de son adversaire ou si ce dernier aura tenu sa promesse charitable.

LES ENFANTS DE CES DAMES

Il n'est personne qui n'ait remarqué dans les rues quelque-une de ces jeunes femmes à la mine et à la mise évaporées, traînant par la main un petit bonhomme en uniforme de collégien ou une petite fille plus ou moins chargée d'oripeaux.

L'enfant est pour la cocotte zéro ajouté à la droite du chiffre de sa valeur ; elle se pare d'une maternité d'emprunt pour faire croire à l'existence d'un obstacle à vaincre pour le cocodès qui la poursuit, et elle se plaît dans ces fictions de résistance qui doivent donner plus de piquant à sa chute.

De longue date, les concierges, dans leur sagesse profonde, avaient compris le machiavélisme de ces procédés, et les premiers ils ont cherché à tirer parti de leur progéniture en la louant aux petites dames.

Mais à notre époque de grandes entreprises, dans ce siècle qui a vu naître le Crédit Foncier, le Crédit Mobilier, et un tas d'autres crédits ainsi nommés parce qu'ils ne font — crédit — qu'à ceux qui n'en ont pas besoin, il devrait se trouver un homme d'initiative et d'action qui organisât en grand ce nouveau procédé de réclames.

Aujourd'hui le bureau de location des enfants existe et fonctionne avec autant de régularité que la Banque de France, bien que l'objet du commerce soit plus difficile à manier que dans ce dernier établissement.

Dans une rue des Brotteaux (que nous ne nommerons pas pour ne pas être accusés par M. Jantet du *Progrès* d'avoir des actions dans l'affaire), au rez-de-chaussée, on lit sur une porte X... — mettons Denis. Et au bas : Tournez le bouton, s'il vous plaît. L'allée est sale, la porte est sale, et il vous arrive une odeur désagréable d'enfants mal lavés.

C'est là que se trouve la caisse, le bureau, le vestiaire et le registre d'inscription.

Pour plus de commodité, chaque enfant est numéroté : quelques parents n'ayant pas voulu que leurs noms soient mis au jour, et les habitués de l'établissement savent au juste quels sont les vices ou les qualités de chacun des numéros.

Il y a vingt-trois sujets divisés en trois catégories : les *petits*, au nombre de neuf, vont de trois à cinq ans ; les *moyens*, au nombre de douze, de cinq à dix ans ; et les *grands*, qui comptent jusqu'à douze printemps.

Les prix sont différents pour chaque catégorie ; la plus recherchée est celle des *moyens* parce qu'ils parlent, et, quand ils sont bien dressés, ils disent *ma petite mère* dans la perfection, les plus fins parlent de *papa*.

Les *grands* sont peu demandés, parce que ces dames trouvent qu'ils mangent trop.

Maintenant les prix varient encore suivant le costume qu'on fait endosser au moutard, et, du reste, chaque cocotte a ses préférences en cela comme en tout. Les petites filles font prime, leurs confrères mâles perdant difficilement l'habitude de se moucher avec les doigts ou de jurer comme leur père naturel.

Tel numéro a sa spécialité : le *quatorze* et le *seize* pleurent à volonté ; le *douze* prend des crises,

c'est un sujet précieux parce qu'il met la mère en vue et qu'il y a bien dans la foule qui s'accumule autour d'elle quelque brave crétin qui prend l'enfant dans ses bras pour le rapporter au domicile des parents ; si c'est un homme comme il faut, c'est une affaire dans le sac.

On le comprend, tout n'est pas rose pour le directeur du bureau de location : il ne doit pas faire de crédit et même se faire payer d'avance ; puis il est responsable aux yeux des parents sérieux des accidents arrivés par la faute des parents de carton.

Par exemple, il stipule bien, en livrant son petit bétail, qu'il ne se déclare nullement responsable des malheurs que ses pensionnaires pourront occasionner, et il ne se porte en aucune façon garant de ce qu'ils diront ou de ce qu'ils feront.

On doit penser que deviennent les enfants dans ce milieu. Les petites filles sont à bonne école et elles forment pour l'avenir une pépinière au milieu de laquelle je ne souhaite pas à nos enfants de patanger.

Quant aux petits garçons, je m'abstiens de me prononcer sur leur avenir ; ce n'est pas par manque d'expressions à ce sujet, mais il est à croire que mon imprimeur se refuserait à me les laisser passer.

Quoi qu'il en soit, je suis heureux d'avoir signalé à mes concitoyens ce nouveau fruit de la civilisation : des enfants tout faits à tant par jour. Il se trouvera, espérons-le, quelque philosophe crasseux qui pourra là-dessus tartiner quelque volume, et, qui sait, peut-être échafauder tout un système d'économie politique ou sociale.

CHAMPAVERT.

Avis-Guignol.

 **La grande Dame** qui, en faisant cadeau au jour de l'an, d'un pain de sucre à sa lingère, a le soin d'en faire rogner la base, est avertie que cet acte d'économie exagérée pourrait bien ne pas être apprécié par tout le monde.

* *

 **Les deux sœurs** qui s'arrachent les cheveux et les yeux toute la journée et même fort avant dans la nuit, sont priées de respecter le repos et le travail de leurs voisins, qui ont souvent envie de rétablir la concorde entre elles.

* *

 **Le Monsieur haut placé** qui a perdu un portefeuille contenant ses cartes de visite et des photographies obscènes, est prié instamment de venir réclamer le tout au bureau du *Journal de Guignol*.

CAFÉS-CONCERTS

Bière et doubles-croches, petits verres et romances plaintives, bavarroises et chansons comiques, nous ne saurions laisser inconnus les charmes qui naissent de votre union !

Guignol, une guitare d'une main, une chope de l'autre, va chanter le mariage d'Euterpe et de Bacchus :

Dien dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros écoute...

CAFÉ D'APOLLON

Ce titre, que vous voyez imprimé en lettres noires, est peint en lettres jaunes sur une enseigne de la place des Célestins. Si la couleur vous est indifférente, nous allons

pénétrer dans ce temple du chanter et du boire. Qui ne serait séduit d'ailleurs par un simple écriteau fixé aux vitres du café, et où l'on peut lire cette inscription rédigée par un calligraphe faitaisiste.

Tous les soirs :

M^{lle} ADELLE

ROMANCIÈRE.

Comme ces deux (L) ailes gracieusement accrochées à Mlle Adèle éveillent dans votre imagination l'image d'un ange ! Oh ! la délicate allusion ! n'en mangeriez-vous pas ?

Poussons la porte ; nous y sommes ! Séjour tout mythologique, plein de nuages de poussière et de bouffées de tabac, de parfums trop connus, de bruits confus, de chuchotements mystérieux et de courants d'air.

Un parterre émaillé de tables en imitation de marbre, de banquettes recouvertes en imitation de velours, sur lesquelles viennent s'asseoir des imitations de beauté, revêtues d'imitations de toilette mais dépourvues généralement de toute imitation de vertu ou de distinction.

Trois Muses — *numero Deus impare gaudet* — trônent sur un Olympe de planches et de quinquets fumeux et reçoivent les hommages des consommateurs intimes à qui elles daignent sourire du haut de leurs quatre escaliers.

La fumée du cigare ou du brûle-gueule, les grâces des garçons coiffeurs qui posent pour la raie, les bravos frénétiques des calicots, les bouquets de violettes de quelques dandys fourvoyés, les rires obscènes et grossiers, les scurires significatifs, les télégraphies privées... de retenue, les plaisanteries grivoises, les regards incandescents des Lovelace de l'endroit, forment une sorte de pot-pourri où ces dames (les chanteuses) cherchent à cueillir quelques perles : les bouquets de violettes, les déclarations avantageuses, et quelquefois une chope offerte par une main chère.

Deux escaliers étroits conduisent à une galerie, où se logent d'ordinaire une bande de jeunes calicots et d'apprentis photographes, qui, tous les dimanches, la casquette crânement posée sur l'oreille, le gilet déboutonné, la chemise bouffante et la cigarette aux lèvres, se livrent à des excès de claques insensés. Il y a parmi ce public bigarré, quelques gens naïfs et curieux qui entrent là bien innocemment, prennent une cruche de bière entre six et contemplent avec admiration, pendant toute une soirée, les cantatrices du lieu. Ils demeurent stupéfaits, et ahuris en entendant chanter : *A Chaillet !* ou les *Ravageuses* — par une chanteuse excentrique, qui imite fort agréablement les gestes d'une blanchisseuse armée de son batillon, — et à pousser des *ut* de poitrine à s'érailler le larynx.

Une autre, chanteuse élégiaque, cherche le sentiment dans les accents circonflexes dont elle coiffe, avec une prodigalité ruineuse, chacune des syllabes qui sortent de ses lèvres... roses — bah ! soyons galant.

Enfin, un comique, directeur de l'établissement, je crois, égale l'auditoire par des mots d'un âge mur, des calembourgs à tire-cheveux, et, nouveau Cincinnatus, descend de l'estrade au milieu de son triomphe, pour aller fumer avec les habitués un calumet d'amitié qu'ont noirci plusieurs kilogrammes de tabac.

Voilà !

CÉCILE CHOPINARD.

AVIS IMPORTANT.

Tout le monde connaît la sollicitude de *Guignol* pour le bonheur de ses compatriotes. Depuis plusieurs mois, il s'est aperçu avec douleur des troubles apportés dans leurs félicités conjugales, et de nombreux procès en séparation viennent chaque jour démontrer les inconvénients graves de la légèreté avec laquelle deux êtres s'unissent par la chaîne de l'hyménée, chaîne qui devient parfois si lourde qu'on se met trois pour la porter.

Dans le but essentiellement humanitaire de porter remède au mal, de rendre la fidélité à l'épouse, la confiance à l'époux et la tranquillité aux voisins, nous avons résolu de juxtaposer aux bureaux de notre journal une

OFFICINE DE MARIAGES.

Là, point de ces compromis déplorables où l'on cherche à se tromper mutuellement, point de vices cachés, point de travers secrets ; défauts et qualités au grand jour. Nous voulons que chacun connaisse comme sa poche l'élu de son cœur.

Notre devise sera :

FRANCHISE et INDISCRÉTION.

Ainsi donc, beaux, laides, jeunes, vieilles, bancals, bossues, aveugles, borgnes, maussades, gracieuses, etc., etc., que tous ceux qui gémissent dans un célibat dont ils ont hâte de sortir, que toutes celles qui voudraient effeuiller quelques fleurs d'oranger s'adressent à nous en toute confiance et viennent s'épancher dans le sein de *Guignol*.

Nous avons tout organisé pour éviter des collisions ou des rencontres fâcheuses, il y aura : un côté des hommes et un côté des dames.

Chaque semaine nous donnerons des renseignements aussi minutieux qu'exactes sur les aptitudes diverses des sujets que nous aurons à placer ; nous publierons les négociations conduites à bonne fin : et cela sans droit de commission sur les dots ;

TOUT POUR L'HONNEUR.

AVIS.

Les personnes qui auraient des communications à faire au sujet de l'INDICATEUR LABAUME sont priées de s'adresser soit aux *Facteurs réunis*, passage des Terreaux, soit au *Bureau de l'imprimerie*, cours Lafayette, 5

CORRESPONDANCE

A M Frise-moustache. — Que ta lettre gracieuse nous fait sentir l'ennui de ne pas te connaître. Achève ton œuvre en complétant les renseignements, et peut-être, quand tu auras été satisfait, voudras-tu bien te dévoiler. — Tu as, du reste, un petit caractère désagréable et rancunier qui nous plaît beaucoup.

A M. Burdin. — Avez-vous bien réfléchi, monsieur, aux conséquences de votre action ? Vous nous dites que ce monsieur est allé bien loin avec votre fille ; n'avez-vous pas peur de la compromettre ? réfléchissez et répondez-nous.

A un Figaro de 2^e classe. — Envoyez les initiales : *Guignol* ne connaît pas d'amis quand il s'agit de justice.

A M^{les} Rose fanée et Cancre. — Vous voyez, jeunes filles, que nous ajoutons un office de mariage au *Journal de Guignol*. Présentez-vous, vous et vos amies ; envoyez vos portraits physiques et moraux, et alors nous chercherons à vous caser.

A M. Victor Rigolo. — Portez votre ode à Mon Chat, à M. Richard-Vitton ; lui seul est capable de l'apprécier et de la faire imprimer sur velin à l'usage des habitants de la cité de ce nom.

A M. Tape-Dur, à Villefranche. — Nous avons envoyé sur vos calades un émissaire discret et sûr. Si ses renseignements concordent avec les vôtres, votre article passera, au moins pour le fond.

A dix-huit printemps, plus un été. — Il m'est arrivé de tomber aux pieds d'une jeune fille éthérée qui m'a coupé ma déclaration par le milieu, en me disant : — Pardon, il faut que j'aille battre une omelette.

Depuis cette époque, je me méfie des vieilles nuageuses, et je les envoie généralement recoudre des boutons de culotte. Quant à vous, votre été me donne quelque inquiétude, et j'ai grande crainte de correspondre avec 43 automnes : — auquel cas je vous recommande plus que jamais les chaussettes de votre père, de votre oncle et de vos six frères. — *Vilhelm Girl.*

A M. Vilhelm Girl. — Vos soupçons sont justifiés, mon cher ami. La police de *Guignol*, mise sur pied immédiatement, nous a rapporté que cette seconde lettre émanait d'une vieille cocotte rancie en quête d'un protecteur. — *J. Guignol.*

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5